Les mots et les cendres

L'héroïsme au début du consulat

Bernard Gainot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/404>

DOI : 10.4000/ahrf.404

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 127-138

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Bernard Gainot, « Les mots et les cendres », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 324 | avril-juin 2001, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/404> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.404>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Les mots et les cendres

L'héroïsme au début du consulat

Bernard Gainot

« Puisque l'instant fatal nous menace sans cesse,
Hâtons-nous d'embrasser l'amitié, la sagesse :
Surtout de la vertu connaissons tout le prix
Quiconque se tient prêt ne peut être surpris.
Mais, au lieu de leçons, s'il nous faut des modèles
Pour braver de la mort les terreurs infidèles,
Suivons de nos guerriers l'exemple généreux :
L'existence n'est rien, la gloire est tout pour eux.
[...]
Thèbes n'eut autrefois qu'un Épaminondas :
La république en nombre autant que de soldats.
Chacun est un héros plein de la noble envie
D'étendre sa mémoire au-delà de sa vie ;
Et son regard perçant dans la nuit du tombeau,
De l'immortalité voit luire le flambeau.
Parmi tous ces guerriers dans la fleur de leur âge,
Toi de qui la prudence égalait le courage,
Magnanime Desaix, que ce beau dévouement
Jette un durable éclat sur ton fatal moment !
Tout couvert de lauriers un seul regret te reste,
Un seul penser t'occupe : ô guerrier trop modeste !
De toi-même toi seul tu n'es point satisfait ;
Pour la postérité, tu crains d'avoir peu fait.
Desaix ! que ta grande ombre aujourd'hui se console !
Chez nos derniers neveux ta dernière parole
Retentira sans cesse, et de ton souvenir
Sans cesse entretiendra les siècles à venir.
Le premier des héros doit se connaître en gloire ;
Et c'est lui qui t'inscrit au temple de mémoire.
Bonaparte s'honore, en sachant t'honorer.
Ta mort le fit gémir de ne pouvoir pleurer... »¹

¹ Ainsi, François de Neufchâteau s'associe-t-il, dans la séance de l'Institut national du 16 messidor an VIII (5 juillet), à l'éloge solennel de la Nation rendu à la mémoire de Desaix.

Ces quelques vers ramassent l'essentiel des thèmes développés à l'occasion des pompes funèbres. La République diffuse l'héroïsme (« Chacun est un héros... »), mais seul, le Premier consul ouvre la voie de la postérité (« C'est lui qui t'inscrit au temple de mémoire »). La mort étant l'instant qui fige la vie en destin, le portrait du général se dessine pour la postérité ; les vertus privées reflètent la Vertu civique, qui est le ressort des républiques (« la prudence égalait le courage... de la vertu connaissons tout le prix... ») ; et les dernières paroles livrent la clef du sacrifice, le don confiant du guerrier fidèle au premier magistrat (« Bonaparte s'honore, en sachant t'honorer »). Cet éloge funèbre s'inscrit dans une réflexion plus vaste sur la mort. Il est extrait d'un *Hymne sur la mort*, de facture classique, sinon académique. Chez l'ancien directeur et ministre de l'Intérieur qui se pique de belles lettres, la posture empruntée au stoïcisme rencontre l'héroïsme militaire (« Puisque l'instant fatal nous menace sans cesse, hâtons-nous d'embrasser l'amitié, la sagesse [...] Suivons de nos guerriers l'exemple généreux : l'existence n'est rien, la gloire est tout pour eux. »)

- 2 Réflexion qui n'a rien de très original, par ailleurs, en ce temps où la question des funérailles a pu faire l'objet d'un concours national. Pascal Hintermeyer a pris ce dernier comme objet d'étude dans un ouvrage intitulé *Politiques de la mort*². À la croisée du rituel anthropologique et de la culture politique, les éloges funèbres de Desaix s'inscrivent dans une conjoncture historique particulière, moment de tension mais aussi de synthèse entre l'héritage républicain et la restauration des valeurs monarchiques ; moment d'*innovation* politique également, pour lequel la gestion des « traces » de Desaix (la mémoire, aussi bien que le cadavre du héros) est inséparable d'une évocation collective des mânes des guerriers héroïsés. Cette évocation permet de renouer le fil du temps rompu par l'événement révolutionnaire, et de baliser un espace qui préfigure l'empire universel.
- 3 La pompe funèbre de Desaix a été programmée par le Tribunat pour la fête du Quatorze juillet, dans la séance du 3 messidor an VIII (22 juin 1800), c'est-à-dire à la réception des rapports officiels de la victoire de Marengo. Le premier bulletin de victoire, rédigé par Berthier, ne mentionnait même pas la mort de Desaix. Le deuxième bulletin, daté du 25 prairial, au soir de la victoire, reste laconique : « Le général Desaix est atteint d'une balle mortelle ; la mort de cet officier distingué dont la France pleurera longtemps la perte, enflamme d'une nouvelle ardeur les braves qu'il commandait... »³ La version officielle de la mort de Desaix est contenue dans le troisième rapport de Berthier, du 26 prairial (15 juin). C'est ce dernier qui parvient à Paris le 3 messidor : « le général en chef Berthier a eu ses habits criblés de balles. Plusieurs de ses aides de camp ont été démontés ; mais une perte vivement sentie par l'armée, et qui le sera par toute la République, ferme notre cœur à la joie. Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division ; il est mort sur le coup. Il n'a eu que le temps de dire au jeune Lebrun, qui était avec lui : « Allez dire au Premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité »⁴. Les témoins directs de la bataille, dont son aide de camp Savary, ne rapportent pas cette phrase, et pour cause. Desaix a été foudroyé, atteint d'une balle qui, d'après le rapport d'autopsie fait quelques jours plus tard à Milan, lui a littéralement fait éclater le cœur. Cet organe était tellement haché, qu'on a dû l'incinérer, contrairement aux usages funéraires. D'après Savary⁵, Desaix glisse ensuite dans les bras de son aide de camp Lebrun, aidé par le sergent Malgontin. Il ne peut que murmurer : « Mort... »

- 4 Le rapport officiel fait donc prononcer au mourant une phrase très bien maîtrisée. Ces dernières paroles permettent en effet de réaliser le transfert de sens politique, par lequel il revient au Premier consul de conférer l'apothéose. Les mots ultimes, cet instantané qui fige le cours du temps pour mieux s'imprimer dans la mémoire des vivants, forment un argument rhétorique courant dans les éloges funèbres. Il permet, dans ce cas de figure, de mettre en exergue l'une des vertus du général (la modestie), et d'opposer à ce dernier un démenti solennel en rappelant que c'est seulement de la République, et singulièrement de son premier magistrat, que procède l'immortalité. Tel est le programme esquissé par Daunou, dans la séance du Tribunat du 3 messidor, programme qui sera développé dans les éloges funèbres ultérieurs : « Il ne faut plus demander comment les guerriers que je viens de nommer et ceux qui leur ressemblent, ont pu presque avant la maturité de l'âge atteindre à de si hauts degrés de gloire ; Desaix mourant a révélé leur secret : « Allez dire au Premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité »... Ah ! tes dernières paroles elles-mêmes, vivront dans cette postérité à laquelle tu crois échapper ; et leur immortalité, en consacrant le sentiment sublime qui te les dicta, démentira le présage qu'elles expriment »⁶.
- 5 Les éloges funèbres retenus ici sont d'abord ceux prononcés au cours de la séance solennelle du Tribunat le 16 messidor an VIII par son président, Duchesne et par le tribun Mongez. Au cours de la fête de la Fondation de la République, le 1^{er} vendémiaire de l'an IX (23 septembre 1800), une cérémonie se déroule l'après-midi place des Victoires, en présence de Bonaparte, pour un éloge conjoint de Desaix et Kléber, morts le même jour, dans des circonstances bien différentes. Garat, président du Sénat, y prononce un long panégyrique, immédiatement imprimé. Enfin, s'ajoute à ces éloges parisiens celui qui fut prononcé au Caire par le secrétaire de l'Institut d'Égypte, Fourier, lors de la cérémonie funèbre du 11 brumaire de l'an IX (2 novembre 1800).
- 6 L'éloge funèbre est construit sur le modèle suivant : l'exorde donne le sens général de la cérémonie, le développement retrace la carrière du militaire en exaltant ses vertus privées et ses actions héroïques, la conclusion évoque le moment de la mort, moment où le présent donne sens au passé, où l'intemporel s'inscrit dans la durée. L'exorde opère le transfert du contingent (le revers de fortune, la mort accidentelle sur le champ de bataille) vers l'*exemplum*, la leçon politique et morale, ou, comme dans le discours de Garat du 1^{er} vendémiaire, celui du recueil du témoignage à l'écriture de l'Histoire. Le compte rendu paru dans *Le Moniteur* insiste sur cet aspect : « Cet éloge funèbre est précédé d'un avertissement dans lequel l'orateur annonce qu'il a puisé les faits aux sources les plus pures »⁷. Garat pose sa candidature à l'écriture de l'Histoire, il fait œuvre d'historien. En mettant en scène la mort héroïque qui confère la légitimité au pouvoir qui en transmet la mémoire, il met en scène sa propre fonction dans l'État, il prend la posture du chroniqueur officiel : « Dans ce même avertissement, l'auteur fait sentir combien la guerre de la République a été différente des guerres précédentes ; il paraît désirer vivement que l'histoire de cette guerre soit écrite par une plume exercée. Qui peut mieux que lui remplir ce vœu ? » Comme pour les illustres prédécesseurs, tels Bossuet, Plutarque, mais également Jacques de Voragine, le corps de l'éloge consiste en un art du portrait. D'un côté, l'orateur fait ressortir les vertus privées, de l'autre, il esquisse un recueil des actes héroïques, tout en dressant des parallèles avec les hommes illustres.

- 7 Desaix est un sage. Sa sagesse vient de son instruction : « Il avait l'âme trop élevée pour suivre la route commune dans la carrière où le sort l'avait placé ; excité par cette espèce d'instinct qui donne au génie l'activité dont il a besoin pour se développer, il éprouvait le désir de s'instruire, avant même de pouvoir en calculer les avantages »⁸, souligne Duchesne, qui ajoute plus loin : « Quoiqu'il se livrât avec beaucoup d'application à tous les genres d'études qui pouvaient le mettre à même de se distinguer dans l'art militaire auquel il était destiné, il n'y en avait point qui eut pour lui tant d'attrait que l'étude de l'histoire des républiques de la Grèce et de Rome. » De son côté, Garat le montre fervent des promenades botaniques, qui herborise en solitaire, comme un digne lecteur des *Rêveries* : « Desaix, simple aide de camp, revenait d'une de ces promenades solitaires qu'il faisait loin des murs de Landau, contemplant la nature entière, et observant avec un goût particulier celui de ses règnes qui a toujours eu le plus d'attrait pour les âmes douces et paisibles »⁹.
- 8 Son idéal républicain est un fait de culture, davantage qu'un fait de nature, car on ne manque pas de rappeler ses origines nobiliaires. Le contraste prend une force particulière dans le parallèle avec Kléber. L'orateur sous-entend que le sentiment républicain est plus solide chez Desaix qui l'a acquis par ses lectures, que chez le plébéien Kléber, qui est en quelque sorte républicain de naissance. Cette confiance en la culture est une leçon appuyée chez Garat, figure importante du groupe des Idéologues : « le premier [Kléber] qui appartenait aux classes opprimées, signala son respect pour l'apparence même de l'ordre, par sa lenteur à embrasser les principes de l'égalité ; et le second, né dans la classe privilégiée, qui devait son éducation même aux prérogatives de sa naissance, témoigna combien il était désintéressé par sa détermination à combattre les privilèges. » S'impose dès lors la figure du « républicain à l'antique », du *guerrier-philosophe*, chez qui la vertu civique est inséparable de la vertu militaire : « Desaix, qui avait conçu l'art militaire sous ses rapports avec la liberté des peuples et le perfectionnement de l'espèce humaine, son amour pour la guerre se confondait avec son amour pour la vertu : il y pensait toujours »¹⁰. Les orateurs dressent alors le parallèle avec Épaminondas. Ainsi chez Duchesne : « il s'attendrissait sur la mort prématurée d'Épaminondas, dont il devait un jour nous rappeler la triste, mais glorieuse destinée » ; comme chez Garat : « Desaix, qu'on a comparé à Épaminondas, dont il avait beaucoup lu et contemplé la vie, était plus propre à commander les armées d'une république qui aurait voulu modérer ses victoires par la même morale que ses lois. » Fait notable, le même Garat, qui un an auparavant presque jour pour jour (mais c'était encore sous le Directoire) prononçait l'éloge funèbre du général Joubert, dessinait le même parallèle : « Combats généreux de deux âmes accoutumées à tout sacrifier à la république, vous rappelez ces noms d'Épaminondas et de Pélopidas, consacrés par tous les siècles, les noms de ces héros sortis des écoles de la philosophie pour chasser les tyrans de leur patrie et de la Grèce ! »¹¹ Mais, si la cause est entendue pour Desaix (réincarnation d'Épaminondas), qui donc est Pélopidas qui lui est toujours associé, comme Castor à Pollux ? Est-ce Moreau ? Est-ce Bonaparte ? Selon Duchesne, le 16 messidor, il ne fait aucun doute, c'est Moreau : « Porte tes regards sur les bords du Lech et du Danube : vois ce guerrier si cher aux Français, si respecté de nos ennemis, et dont tu t'honores d'être l'émule. » Chez Garat, le 1^{er} vendémiaire, Moreau s'efface devant Bonaparte, référence unique : « L'âme de Desaix doit tressaillir, elle doit s'agrandir encore, en associant à de si grandes distances, ses travaux aux desseins de Bonaparte. »

- 9 C'est qu'en trois mois, la conjoncture politique a changé, comme ces éloges en témoignent. Parmi les faits héroïques recensés, retenons ceux qui autorisent d'autres rapprochements, qui renvoient au thème du *guerrier-philosophe*. Desaix n'est pas un général de guerre civile ; il n'eut pas à connaître les horreurs de la Vendée, longuement décrites par Garat lorsqu'il évoque la carrière de Kléber. Sur ce point, Duchesne insiste : « À plus forte raison, ne le vit-on jamais se livrer à ces excès révolutionnaires auxquels s'abandonnèrent beaucoup de ci-devant privilégiés, qui prétendaient faire oublier, par ce moyen, ce qu'ils appelaient leur péché originel... » L'épisode de la défense du fort de Kehl, lors de la campagne d'Allemagne de 1796, vaut à Desaix le surnom de *guerrier sans peur et sans reproche* (Duchesne). Le « nouveau Bayard » rappelle les faits glorieux des campagnes de l'ancienne monarchie. Le tribun Mongez souligne encore plus clairement les continuités : « Un de nos rois parlant à son petit-fils, qu'il plaçait sur le trône d'Espagne, lui disait avec plus de faste que de vérité : « il n'y aura plus de Pyrénées ». C'est aujourd'hui que la France descendue en Italie peut dire avec orgueil ; « les Alpes n'existent plus. » Nous sommes rentrés dans cette Cisalpine que nos ancêtres conquièrent sur les Romains, qu'ils habitèrent pendant si longtemps, et que nos aïeux reprirent tant de fois »¹². Garat exploite encore la veine des analogies historiques : « Un seul passage du Rhin, dès longtemps préparé par tous les moyens qu'un pouvoir absolu mettait dans les mains d'un roi de France... a tenu des mois entiers la monarchie occupée et alarmée de cette entreprise ; et lorsqu'elle fut exécutée, poètes, orateurs, peintres, statuaires, tous les instruments des beaux-arts, toutes les voix du génie se firent entendre à la fois pour célébrer le passage du Rhin et Louis XIV... Sous la République, ses armées repoussées ou poursuivies par toutes les forces de l'Empire germanique, n'ayant le plus souvent pour l'exécution que des moyens rassemblés précipitamment par les généraux, ont passé quatre ou cinq fois le Rhin, et l'on repassé avec plus de difficultés et plus de dangers encore ; et tant sont négligents à recueillir les belles actions ceux à qui les prodiges même de l'héroïsme sont devenus familiers ! »
- 10 Or, le passage du Rhin par l'armée française sous Louis XIV s'était fait sous le commandement de Turenne, ce même Turenne dont on vient de transférer les cendres à Saint-Louis des Invalides, ce matin même du 1er vendémiaire¹³.
- 11 L'autre grande étape de la carrière de Desaix, c'est la haute Égypte, où le *guerrier-philosophe* devient le *soldat-législateur*, et bientôt le « Sultan juste ». Nul mieux que Fourier, secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte, ne pouvait mêler les trois postures dans la même évocation. Après avoir rappelé que « la science du gouvernement était l'objet ordinaire de ses études... Desaix fit jouir de la paix la plus profonde le pays où il porta nos armes : homme sensible et guerrier philosophe, il regardait le bonheur de civiliser comme le seul prix digne de la victoire ; il pensait que l'on doit des respects à tous les peuples, de quelque manière qu'on arrive sur leur territoire »¹⁴. La plus grande force du discours de Fourier est de ramasser en quelques lignes les traits marquants du portrait de Desaix que les autres éloges développent en plusieurs pages. Il est vrai que Fourier connaissait les discours de ses prédécesseurs. À lui revient donc le mérite de figer l'image pour la postérité.
- 12 Le portrait de Desaix tracé dans les éloges est moral, social, jamais physique. Si nous nous tournons vers les tableaux qui le représentent, son image ne s'impose par aucun trait physique remarquable. Qui plus est, elle est étonnamment changeante d'une figuration à l'autre.

- 13 Le croquis réalisé par André Dutertre pendant la campagne de haute Égypte est considéré comme réaliste¹⁵. La physionomie ainsi esquissée n'est pas particulièrement avenante ; front fuyant, long nez, moustache pendante qui masquait, paraît-il, un bec de lièvre. Les épaules tombantes, qui soulignaient une silhouette voûtée, accentuent ce manque de prestance. En contrepoint, le tableau du peintre milanais Appiani, réalisé après la mort du général, gomme tout cela¹⁶. La figure du guerrier-législateur qui se tient au premier plan est idéalisée. On n'identifie Desaix dans ce jeune homme aux traits réguliers, au maintien altier, à la tenue soignée, que par des signes analogiques ; le sabre, les deux jeunes gens (les jeunes princes mamelouks Ismaïl et Baquil) qui accompagnèrent sa dépouille mortelle de l'état-major de Torre di Garofoli à Milan. Le seul trait d'union entre cette représentation post-mortem et le croquis d'après modèle de Dutertre est la longue chevelure, qui confère une allure romantique. La transfiguration du héros dans le tableau d'Appiani est très proche de l'*Apothéose* représentée dans le tableau de Girodet-Trioson¹⁷. Desaix est à l'avant-garde du groupe des généraux héroïsés. C'est le médiateur absolu, le « passeur » qui guide du champ de bataille aux Champs-Élysées. Le tableau s'ordonne autour de l'entrelacement de l'avant-bras du général et de celui d'Ossian, qui symbolise ce passage.
- 14 Le programme iconographique est, comme les éloges funèbres, mais sur un autre registre, une réponse en forme de démenti des prétendues « dernière paroles » de Desaix : *Allez dire au Premier consul, etc.* Mais ce programme est aussi le développement de certains passages des éloges funèbres. Ainsi, le tribun Mongez, qui prend la parole après Duchesne le 16 messidor an VIII : « Plaines de Marengo, vous l'avez vu atteint d'un plomb meurtrier, vous l'avez entendu gémir sur la brièveté de sa carrière qui, selon lui, ne devait pas occuper la muse de l'Histoire ; enfin, vous avez vu sa grande âme s'élever avec majesté vers ces voûtes célestes où brillent, couronnées de gloire, les ombres de Dugommier, de Hoche, de Marceau, de Joubert, et de tous ces braves guerriers qui, pendant le cours de deux lustres, ont scellé de leur sang généreux les fondements de la République »¹⁸.
- 15 Le tableau de Girodet fut exposé au Salon de 1802. Il suscita une grande perplexité, tant pour sa forme, que pour l'interprétation d'une composition trop littéraire, que l'artiste avait encore compliquée par une longue notice. La relecture d'Aragon en 1949 ne paraît guère plausible, sauf à accorder un sens prophétique au tableau¹⁹. Néanmoins, il est possible de proposer une lecture politique de cette composition. Cette *Apothéose* paraît conçue comme un message adressé à l'élite militaire. Si Desaix est perçu comme un fidèle compagnon d'armes de Bonaparte, nombre de ceux qui l'entourent furent des rivaux de ce dernier (Kléber, Championnet, Hoche). Faire figurer les héros des débuts de la République comme Dugommier ou Dampierre, d'un côté, à égalité avec La Tour d'Auvergne, tué récemment en Allemagne, mais dont le public connaît alors parfaitement les liens d'ascendance familiale avec Turenne, c'est aussi renouer de façon hyperbolique le fil du temps, et surtout de la continuité de l'État par-delà les formes changeantes des régimes²⁰. Le message (si message il y a), s'adresse en priorité aux généraux vivants, heurtés pour des raisons diverses par le coup d'État de Brumaire, et souvent gagnés par un mécontentement ouvert ou diffus.
- 16 Les pompes funèbres de Desaix s'inscrivent dans un « moment » historique particulier, celui de la consolidation du régime consulaire après Marengo. Lorsque la fortune des armes était incertaine, que Paris bruissait de rumeurs sur la mort du Premier consul, en juin 1800, le régime avait vacillé sur ses bases. Au sein de la Société d'Auteuil, dans

l'entourage de Siéyès, dans les arrière-salles des cafés parisiens où se réunissaient encore en nombre les militants de la cause démocratique, un éphémère « bloc républicain » se reconstituait. Des projets constitutionnels, qui font la part moins belle au pouvoir personnel, voient le jour. Nombre d'officiers supérieurs, et non des moindres, Bernadotte à Rennes, Moreau en Allemagne, leur prêtent une oreille complaisante. Car Bonaparte, en s'imposant au 18 Brumaire, a violé une règle, tacite au sein de ce « Club des Égaux » formé par les généraux issus des armées de la République, selon laquelle aucun d'entre eux ne pourrait monopoliser à lui seul le pouvoir suprême sans léser tous les autres. Gardiens du temple républicain, protecteurs de la République, certes ; courtisans de l'un d'entre eux, jamais.

- 17 En contrepartie des vertus, les éloges exposent les vices que les postulants à l'immortalité n'ont pas partagés. Pour Desaix, tous s'accordent à dire qu'il n'a jamais été dévoré par l'envie : « Comme sa modestie lui réconciliait sur le champ ceux que sa supériorité pouvait offenser, il n'excita jamais l'envie : bonheur rare, dont peu de grands hommes ont joui, et que la fortune accorde à quelques-uns comme une prérogative naturelle (Fourier). Cette particularité prouve avec tant d'autres que l'envie n'approche point de ces âmes généreuses, et que nos guerriers n'ont pas besoin pour faire briller leur gloire d'affaiblir celle de leurs rivaux (Garat). Le même Garat avait déjà longuement insisté sur ce trait moral dans son éloge de Joubert, l'année précédente : L'envie, qui se consolait sous les dehors des honorables inquiétudes du patriotisme, affectait de redouter pour la Liberté et pour la République française, ce vainqueur qui les faisait triompher de tant de puissances. Joubert était loin de pouvoir croire que celui qui effaçait toutes les grandeurs par sa gloire, pût jamais souiller cette gloire par une ambition que les âmes les plus lâches sont les plus propres à concevoir ; il écoutait et il pensait ; et tout à coup élevant la tête et la voix : “Quand cela arrivera” dit-il, “est-ce que nous ne serons pas là ?” » L'envie, selon les auteurs classiques, c'est à la fois le principe négatif corrupteur des régimes populaires, c'est aussi le trait de caractère propre aux membres de l'élite, qui les pousse sur la voie de la conspiration, pratique non moins périlleuse pour la survie d'un régime républicain. Tous les orateurs qui s'expriment par l'éloge funèbre, dans cette conjoncture de l'été 1800, sont des républicains conservateurs, très au fait des héritages de la pensée politique classique en ce domaine. Le processus d'héroïsation, typique d'une « culture de guerre », est inséparable de la tradition républicaine²¹.
- 18 Le modèle antique de la *virtu*, qui garantit la stabilité institutionnelle des républiques, se décline de plus en plus sur le mode personnel : courage, énergie, détermination, caractérisent le grand homme : « dans Desaix, les maximes de sa maison et de son éducation, épurées par les exemples des républiques anciennes, et par les principes de notre république, étaient devenues ce modèle du beau moral qui, dans la simplicité d'une vie frugale, convertit tous les sacrifices de la vertu en délices ; ce modèle qui, au milieu de la dépravation presque universelle de nos mœurs, nous fait regarder encore comme les premiers des êtres, ces antiques vainqueurs de l'Afrique et de l'Orient qui allaient cultiver les campagnes du Tibre en descendant d'un char de triomphe entouré et suivi des richesses de l'Univers » (Garat). Daunou avait, lui aussi, évoqué ce modèle républicain, le 3 messidor an VIII, au Tribunal : « L'amour de la gloire, mobile de toute action véritablement grande, s'épure au sein des républiques ; il y prend un caractère plus noble, parce qu'il s'y détache mieux de toutes les autres ambitions. Qu'attendre du désir de la puissance, de la recherche d'une vogue éphémère, ou même d'une renommée contemporaine ? Ces réflexions étroites, ou ne provoquent point l'entier

développement des facultés d'un homme supérieur, ou ne leur imprimerait que des directions funestes ; c'est par l'amour de la gloire, par ce besoin de vivre dans la postérité, que les forces et les talents quelconques font pour le bonheur de la société tout ce qu'il leur est possible de faire »²². La *Vertu* ainsi comprise permet de triompher des revers de la *Fortune*, et singulièrement du sort des armes ; ainsi, une déroute annoncée et en cours se transforme-t-elle en victoire éclatante.

- 19 Pour mieux souligner l'analogie avec les *exempla* tirés de la lecture des auteurs de l'Antiquité, les orateurs mentionnent les présages qui permettent de dévoiler aux mortels les voies sinueuses de la *Fortuna*, comme le prochain retournement de la situation militaire, mais aussi l'annonce de la mort prochaine, et la certitude de la transfiguration héroïque : « Des pressentiments jusqu'alors inconnus à son âme, avaient paru devant elle avant la bataille : il leur avait souri ; ils le menaçaient de mourir pour la patrie » (Garat). Mourir pour la Patrie ou mourir pour Bonaparte ? Selon Duchesne, le 16 messidor, il s'agit d'abord de mourir pour la République, car ce sont les institutions républicaines qui confèrent la postérité : « Que ton âme soit sensible au tribut de reconnaissance nationale que te paient les premiers magistrats qui, en l'absence du Premier consul, se sont montrés si dignes de le supplier par la sagesse de leurs actes, et par le prix qu'ils ont su mettre aux exploits de nos braves dont ils ont été constamment jaloux d'encourager l'ardeur et de récompenser les hauts faits ! » Chez Garat, le 1er vendémiaire, c'est le Premier consul seul qui confère la postérité. Desaix est mort pour « celui qui fut si souvent dans les batailles, ou votre modèle, ou votre chef, et qui, aujourd'hui, à la tête de la République, acquitte sa reconnaissance envers vous, vous l'aidez, vous le servirez encore du fond de ces tombeaux qu'il vous érige. » On mesure mieux, d'un éloge à l'autre, la consolidation du régime consulaire après Marengo.
- 20 Bonaparte a instrumentalisé l'héroïsation de Desaix. Il a littéralement saturé l'espace, et d'abord l'espace parisien, de traces mémorielles : le quai Desaix, la fontaine de la Place Dauphine, la médaille dans le monument de la Place des Victoires, etc. Mais le plus remarquable est certainement le sort réservé à la dépouille mortelle du général. Jusqu'alors, les restes des généraux étaient inhumés dans une enceinte militaire (Dugommier, Hoche, Championnet), ou transférés sur leur lieu de naissance (Marceau, Joubert). Avec Desaix, la dépouille est récupérée comme symbole ostentatoire. D'abord transporté à Torre-di-Garofoli, déposé sur un fauteuil à l'état-major, son corps est ensuite transféré à Milan pour y être embaumé. Un décret lui avait désigné son lieu perpétuel de sépulture dès le 27 juin (8 messidor an VIII) : « À tant de vertu et d'héroïsme, je veux décerner un hommage tel qu'aucun homme ne l'aura reçu : le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal, et pour gardiens les religieux du Saint-Bernard. » L'intention rejoint l'invocation de Mongez au Tribunat le 16 messidor : « Que ce passage, à jamais mémorable, soit consacré par des monuments plus durables, que le trophée érigé par Annibal. Des événements, qui semblent appartenir plus à la fable qu'à l'Histoire, appellent des monuments gigantesques et merveilleux. Que les rocs, témoins de l'heureuse témérité de nos défenseurs et de leur intrépide dévouement, en conservent la mémoire aux siècles les plus reculés. Qu'à l'imitation des célèbres bas-reliefs, sculptés sur les rochers de Persépolis et d'Élephanta, on grave sur le granit des Alpes les portraits de nos généraux ! Qu'après vingt siècles, on y puisse encore admirer ces héros qui osèrent commander le passage, et les braves qui n'hésitèrent pas à l'exécuter. »

- 21 La cérémonie d'inhumation dans la chapelle des Hospitaliers du Grand Saint-Bernard, eut lieu le mercredi 19 juin 1805. C'est Berthier qui prononça alors l'éloge funèbre, retournement par rapport à Marengo digne d'être remarqué. La gestion des corps des héros défunts est significative de la volonté consulaire d'appropriation du temps et de l'espace. Turenne inhumé à Saint-Louis des Invalides, c'est la réconciliation avec le passé monarchique, dans une perspective prélavissienne de l'État républicain comme consécration de l'œuvre de ces lignées de rois qui ont fait la France. De même, le monument de la Place des Victoires devait être surmonté par une statue de Charlemagne. Desaix, en surplomb au Saint-Bernard, c'est la maîtrise des cols alpins qui doit garantir la pérennité de la présence française en Italie, comme c'est aussi le trait d'union entre le Nord et le Midi, symboliquement figuré, sur le tableau de Girodet, par Desaix et Caffarelli qui apportent dans les brumes nordiques du paradis d'Ossian les trophées arrachés aux Turcs et aux Mamelouks.
- 22 Les funérailles forment un rituel de pacification : apaiser les âmes errantes, en assignant solennellement un lieu de sépulture matérielle à la dépouille charnelle. Elles permettent aussi de commencer le travail de deuil, en prononçant les mots de la mémoire au lieu même du repos des cendres. C'est un exorcisme de l'événement traumatique (la révolution), pour mieux retrouver la durée qui efface et qui apaise, celle qui replace les vraies valeurs dans l'immuable hiérarchie du service de l'État, de la vertu et du courage. Mais le rite anthropologique ne doit pas faire oublier que l'enjeu premier de toutes ces grandes cérémonies funèbres est de nature politique. Les pompes funèbres ultérieures, celles de Lannes, celles de Desaix au Saint-Bernard, auront lieu dans un tout autre contexte. Durant l'été 1800, le pouvoir consulaire est encore bien mal affermi. Ce qui se dit à cette occasion est tout à la fois un aveu de faiblesse, révélateur de la difficulté de Bonaparte à se faire reconnaître comme *primus inter pares*, et un transfert de légitimité qui ne peut s'opérer qu'à l'occasion d'un détour par la tradition historique. Ce transfert est tout à fait significatif d'une rupture idéologique. Les références culturelles du nouveau régime se trouvent plus du côté des traditionalistes, Chateaubriand, La Harpe ou Fontanes, que du côté des conservateurs des institutions républicaines. Ce qui se dit à la tribune (le discours construit de l'éloge classique) est finalement devenu moins important que ce qui se montre : les monuments, les portraits, les sarcophages.

NOTES

1. *Le Moniteur*, n° du 17 messidor an VIII (6 juillet 1800), *Hymne sur la mort à l'occasion des éloges funèbres de Desaix*, par François de Neufchâteau.

2. Pascal Hintermeyer, *Politiques de la mort, tirées du Concours de l'Institut : germinal an VIII-vendémiaire an IX* (Payot, 1981).

3. *Le Moniteur*, n° du 7 messidor an VIII (26 juin 1800) *Rapport du général en chef Alexandre Berthier*.

4. *Idem*, n° du 3 messidor an VIII (22 juin) *Bulletin de l'armée de réserve. Torre di Garofolo, le 26 prairial an VIII*.

5. Cité par Arnaud Sauzet, *Desaix, le sultan juste*, Paris, Hachette, 1954.
6. *Ibid.*, n° du 4 messidor.
7. *Ibid.*, n° du 6 nivôse an IX (27 décembre 1800). Rubrique, *Littérature*.
8. *Ibid.*, n° du 18 messidor an VIII (7 juillet 1800).
9. *La Décade philosophique et littéraire*, n° 8 du 20 frimaire an IX (11 décembre 1800, BHVP, Per 8° [14]).
10. *Idem*.
11. *Éloge funèbre de Joubert, commandant en chef de l'armée d'Italie, prononcé au Champ-de-Mars le 30 fructidor an VII*, p. 25, BHVP, 968763.
12. *Le Moniteur*, n° du 18 messidor.
13. Bronislaw Baczek, «Turenne au Temple de Mars», dans *Guerres et paix – Mélanges offerts à Jean-Claude Favez*, Genève, 2000, pp. 75-89.
14. *Le Moniteur*, n° du 8 nivôse an IX (29 décembre 1800) *Discours du citoyen Fourier, secrétaire perpétuel de l'Institut, prononcé dans la cérémonie funéraire célébrée par l'armée d'Égypte, en l'honneur du général Desaix*.
15. André Dutertre, *Dessin*, Musée de Versailles, inv. 2441.
16. Desaix par Appiani, Musée de Versailles.
17. Anne Louis Girodet-Trioson, *L'apothéose des héros français morts pour la Patrie pendant la guerre pour la Liberté*, peinture à l'huile, Musée national du château de la Malmaison. L'identification des principaux personnages a été possible grâce à la *Notice de Girodet dans le livret du salon de 1802*, qui m'a été aimablement communiquée par Mme Cécile Reynier, conservatrice aux Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau.
18. *Le Moniteur*, n° du 18 messidor.
19. Sarah Burns, "Girodet-Trioson's Ossian : the role of theatrical illusionism in a pictorial evocation of otherworld beings" in *Gazette des beaux-arts*, 6e série, tome 95, 1980, pp. 13-24.
20. B. Baczek, *op. cit.*
21. Jean-Marie Biziere, « La mort posthume des généraux de la République » in *La bataille, l'armée, la gloire* (sous la direction de Jean Ehrard et Paul Viallaneix, Clermont-Ferrand, 1985, pp. 223-241.
22. *Le Moniteur*, n° du 4 messidor an VIII.

RÉSUMÉS

Les pompes funèbres de Desaix, comme celles de Lannes, servent un pouvoir consulaire encore mal affermi, au sein duquel Bonaparte a besoin d'apparaître comme le *primus inter pares*. Renouant avec une tradition, il va chercher sa légitimité dans les discours des panégyristes ou chez Chateaubriand, La Harpe, Fontanes. Conférant l'apothéose à Desaix, il peut compter sur les discours de Daunou, de Duchesne, de Garat, sur les peintures de Dutertre et de beaucoup d'autres, pour faire l'éloge et la légende du mort glorieux, républicain à l'antique, guerrier-philosophe. La récupération se fait davantage encore dans le sens prophétique accordé au sacrifice suprême, selon qu'il est offert à la République ou à Bonaparte lui-même.

Words and Ashes : the Stuff of Heroes at the Birth of the Consulate.

The funeral of Desaix, as that of Lannes, helped bolster up a shaky consular regime, in which Bonaparte required to appear as *primus inter pares*. He revived a tradition by seeking his legitimacy in laudatory discourse and the acclaim of Chateaubriand, La Harpe, Fontanes. Conferring apotheosis on Desaix, he could rely on the rhetoric of Daunou, Duchesne, Garat, or the paintings of Dutertre and many others, to sing the praise and forge the legend of the glorious deceased, a republican in the antique mould, the philosopher-warrior. The assimilation was taken a step further by prophetically portraying the supreme sacrifice as one made not just for the Republic, but for the sake of Bonaparte himself.

INDEX

Mots-clés : Desaix, soldat-citoyen, pompes funèbres, héros, guerrier-philosophe

AUTEUR

BERNARD GAINOT

Institut d'Histoire de la Révolution française. Université Paris I Panthéon-Sorbonne